

*À partir de «Atlas d'un homme inquiet»  
de Christoph Rensmayr  
du 3 au 10 novembre 2025.*

*Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment des mises en ligne sur la plateforme WordPress.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi   Simple présent .....</i>	3
<i>Patrick Blanchon.....</i>	4
<i>Jean-Luc Chovelon   Le regard du moment.....</i>	5
<i>Anne Dejardin .....</i>	8
<i>Philippe Sahuc   Les voir d'Adrien.....</i>	10
<i>Nathalie Holt   Je vis j'ai vu.....</i>	12
<i>Valère Mondi   Tous ces Marius.....</i>	17
<i>Christine Eschenbrenner   Ce que voit Frania.....</i>	20
<i>Huguette Albernhe   Visions d'un homme singulier .....</i>	22
<i>Dominique Desplan-Ludim   La planète qu'elle appelle Jupiter .....</i>	24
<i>Solange Vissac   Atmosphère .....</i>	28
<i>Serge Bonnery   Souvenir, voir.....</i>	30
<i>Juliette Derimay   Le monde de Mow .....</i>	32
<i>Ève François   Une nuit à Téménos .....</i>	34
<i>Émilie Kah   Atlas d'une femme qui doute .....</i>	36
<i>Perle Vallens .....</i>	38
<i>George Baron   Album souvenir .....</i>	40
<i>Léa Djenadi .....</i>	42
<i>Hélène Boivin   Il voit .....</i>	44
<i>Françoise Guillaumond   On dirait qu'il neige .....</i>	49
<i>Stéphanie Braquehais   Départ.....</i>	50
<i>Noëlle Baillon   Ne pas être là .....</i>	52

il vit ce qu'il vit

du passé table rase

il voit qu'il vécut

L'enjeu n'était pas l'autobiographie, mais la construction d'une intériorité par la somme d'images géographiques qui forment la carte mentale d'un homme : la Champagne dévastée, la gare de Châlons, les Dardanelles, l'hôpital, le village de Saint-Bonnet-le-Désert. Cet exercice m'a permis d'explorer une question centrale : comment raconter l'Histoire à hauteur d'homme, par la sensation pure, lorsque le langage se dérobe face à l'horreur ? Le texte qui en résulte est donc à la fois un hommage discret au cadre proposé et le fruit d'un travail d'écriture personnel, une tentative de saisir l'indicible par le prisme d'une conscience fragmentée.

[à lire ici sur le site](#)

Il voit son reflet dans le miroir de la vitre du bus. Le soleil a griffé son visage pour laisser derrière les carreaux de ses lunettes les lignes des rides qui se rejoignent à l'extrémité extérieure de ses yeux comme des couches de sédiments rocheux que le temps aurait collectées sur les montagnes de son visage. La cicatrice de sa chute à vélo, il avait sept ans tout ou plus quand il s'était ouvert le crâne sur une souche, trône maintenant au milieu de son front que le temps a agrandi se fondant avec le désert capillaire désormais installé. Il sait qu'à ce moment même, l'image qu'il a devant lui ne lui ressemble en rien. Il était plus jeune. Il était plus et il était moins aussi. Il était autre. Il était autre chose que l'image qui vibre devant lui alors que derrière son reflet, le fronton de l'église Saint-Sulpice s'éloigne.

Il voit la maison de son enfance, grande bâtie que les platanes protègent, bien avant que l'autoroute ne passe au fond du terrain derrière le potager et que le hurlement des poids lourds ne s'invite dans l'intranquillité d'un souvenir altéré. Il y a une enfant qui joue à la marelle sur les carreaux de la terrasse comme il y a une autre enfant sur le parvis de l'église Saint-Sulpice qui bondit de la terre au ciel pour tuer l'ennui et l'attente. C'est peut-être la même enfant transportée dans un autre décor à coup d'effets spéciaux sur le fond vert d'un film qui se déroule dans sa tête. Il y a un homme qui s'agit avec le téléphone qu'il maintient à son oreille d'une main pendant que l'autre brasse l'air autour de lui. Ce ne peut pas être un souvenir, il n'y avait pas de téléphones portables quand il était petit.

Il voit un banc vide qui ressemble étrangement à tous les bancs vides qu'il a croisés durant son existence. Il a quatre ans, il est assis dans le bac à sable du jardin public et sa mère qui devait l'attendre sur le banc n'y est pas. Il a dix-huit ans, il arrive en courant trop heureux de la retrouver, mais elle n'est pas là, déjà partie, pas encore arrivée, elle ne viendra pas. Il a trente ans, il s'est dit on sait jamais ma vie m'attend peut-être à cet endroit précis, mais il n'y a personne, il n'y a jamais eu personne, ce banc a toujours été vide. Il a cinquante ans et il est allongé sur ce banc

invisible aux yeux des autres, immobile comme s'il ne respirait plus. Il voit un banc vide sur lequel il est allongé dans l'odeur âcre du vin rouge qui l'embaume, mais il n'est pas seul, ils sont tellement nombreux les invisibles qui sont allongés là.

Il voit un chien jaune assis bien sagement devant sa maîtresse qui lui parle avec autorité faisant danser son index bien droit devant les yeux de l'animal qui n'y comprend rien, qui voudrait bien, mais qui ne saisit pas un mot pas une intonation ni même l'esquisse d'une volonté. Alors il la regarde et il attend les yeux grands ouverts que quelque chose se passe pour qu'enfin il comprenne. Ce pourrait être sa mère qui tente de dresser ce foutu chien trop bête pour comprendre ses envolées psychotiques. Ce pourrait être cette jeune femme sur la place Saint-Sulpice qui veut apprendre à son chien à ne pas traverser la rue avant qu'elle le lui ordonne et le chien jaune l'écoute comme s'il comprenait, mais il ne comprend pas, il ne comprend rien, il suffit qu'un chat passe par là pour qu'il détale à sa poursuite et traverse la rue.

Il voit une nuée de poules courir dans tous les sens pour tenter d'attraper les graines que la poignée de la fermière a jetées dans le vent. Une ici une autre là puis une autre sans jamais être rassasiées comme si leur vie en dépendait. Il habite une ferme et les poules ne sont pas de ces animaux qui l'attendrissent, elles courent après les graines et le vent, elles font des œufs et c'est tout. C'est vraiment tout. Sur la place Saint-Sulpice, une nuée de religieuses et de religieux s'éparpillent sur la place, il n'y a pas de graines, il n'y a pas de fermière. Il n'y a pas d'œufs non plus. Il n'y a pas grand-chose qui puisse ressembler à une basse-cour pourtant c'est bien à cela qu'il pense. Une immense cour de ferme, un poulailler grand comme une église. Des poules blanches, grises et noires. Il retrouve le goût du lait qui accompagne ses souvenirs.

Il voit une limace se déplacer sur le rebord de la fenêtre et se demande quand elle sera en mesure d'atteindre l'autre côté. Il ne sait pas quand la vieille dame avec son déambulateur parviendra au coin de la rue. Il voit un autobus freiner et éviter de justesse une joggeuse qui traverse la rue sans regarder. Il ne

sait pas si la conductrice du 70 a déjà eu un accident, il souhaite que non. Il voit un serveur avec un plateau rempli de bouteilles, de tasses à café et de verres trébucher sur un pied de table et s'étendre sur le sol dans un fracas de verre brisé. Il ne sait pas si celui du Café de la Mairie a déjà vécu pareille mésaventure, mais il pense que oui, que ça doit forcément arriver un jour ou l'autre dans la vie d'un garçon de café. Il voit beaucoup de choses.

Il est la conscience du moment, ce dimanche sept septembre deux mille vingt-cinq à midi cinquante sur la place Saint-Sulpice. Il est la mémoire instantanée des personnes et de l'animal qui s'y trouvent, il est les éclairs de pensée qui traversent les esprits. Il est le moment.

Elle le vit. C'était Edmond. Mais c'était en rêve. Edmond tout au fond du couloir. Sa haute taille empêchait le jour d'entrer par la fenêtre au-dessus de la porte derrière lui. Elle le distinguait mal à cause du contre-jour, mais il lui semblait plus épais, le corps étoffé d'un étrange embonpoint. Ainsi donc il lui avait menti, il n'était pas parti en captivité, il avait mené la belle vie, pendant qu'elle restait cloîtrée ici. L'escalier derrière elle n'était qu'un tas de ruines. Il allait s'avancer vers elle qui ne pourrait pas fuir.

Elle vit la tête du photographe disparaître sous le tissu noir de l'appareil qui lui donna l'allure d'une veuve éplorée sous son voile opaque et au bruit de l'appareil, elle sut que son sort était scellé. Elle avait oublié de sourire. Il faudrait recommencer.

Elle vit les enfants hilares dans ce couloir où elle venait de se précipiter à leur cri et derrière eux la porte close. Edmond n'était pas là. Elle vit derrière eux le soleil qui cherchait à pénétrer ce couloir trop sombre par la fenêtre au-dessus de la porte, celle qu'il était difficile d'atteindre pour la nettoyer. C'est là que se réfugiaient toutes les araignées. Leurs toiles éclairées du dehors révélaient leur talent de dentelière. Un coup de chiffon réduirait à néant tous leurs efforts. Parfois la cruauté gratuite soulage quelque chose au-dedans. Elle comprit mieux les enfants.

Elle vit la fin des roses dans le parterre parfaitement circulaire. Celles encore en bouton n'auraient pas le temps d'éclore. Elles sécheraient puis gèleraient sur pieds, leurs pétales enclos, collés les uns aux autres, à côté de celles qui avaient eu toute la chaleur d'août, lourdes des jours ensoleillés, échevelées par les vents ou les orages, gorgées de pluie emprisonnée, dentelés à présent d'une bordure de sécheresse brune. L'été, on croyait encore que la guerre ne durerait pas.

Elle vit tout, partagé en deux dans ce qui avait été sa chambre avec un côté pour chacun dans le lit qui était double maintenant et dans l'armoire aussi. Elle s'était attribué la partie gauche mimant l'innocence, parce qu'elle s'ouvrirait plus aisément, sans l'obligation d'actionner le mécanisme de fer qui s'enfonçait

toujours un peu difficilement dans la chair du bois. Blottie discrètement contre la paroi, laissant toutes ses autres tenues accessibles, la lourde draperie de grosse toile protégeait sa robe de mariée tout en dentelles. Le parfum de naphtaline écraserait bientôt celui du bouquet de freesia blanc et de roses saumonées qu'elle avait nerveusement écrasé contre son ventre durant toute la cérémonie jusqu'à ce que le photographe lui indique comment le tenir. De l'autre côté de l'armoire, les costumes d'Edmond flottaient autour de son absence, comme autour de sa silhouette de jeune homme poussé trop vite. Edmond si grand par rapport à elle. Et pour la photo le photographe avait réclamé un tabouret à glisser sous ses petits pieds à elle. C'est pour cette raison qu'on ne les voyait pas sur le cliché. Elle flottait.

Elle vit le chien s'élancer vers elle avec la gueule ouverte. Juste à temps une voix féminine cria Pat et il détourna sa course pour bondir sur sa maîtresse accroupie un peu plus loin. Elle se laissa malmener par sa fougue joyeuse. On l'avait nommé Paton comme le général. Il la suivait comme son ombre. La rejoignait à la messe où devant la mine furieuse du curé qui interrompait son sermon, elle disait « Vous pouvez continuer, Monsieur le Curé, il va se coucher à mes pieds et ne plus bouger ».

A. voit la perspective montante de la rue Lavoisier, avec une légère brume à l'horizon, comme s'il y avait, au-delà, la plage d'Argelès où ses cousins peuvent aller si souvent...

A. voit la grande flaute qui reste au pied de la borne à eau, d'un côté l'irisation qui pourrait le faire rêver et de l'autre la tâche un peu huileuse qui ramène aux questions troubles de la vie...

A. voit venir le docteur Pujos, avec son manteau trop épais pour la saison, avec sa grosse mallette, qui contient sans doute trop de choses pour ce qu'il a à faire dans les maisons du faubourg, d'ailleurs il sue...

A. voit ce camion qu'on appelle « le premier camion », stationné dans la rue qui descend de la petite laiterie, il voit les pneus plus larges que ceux des charrettes, les nervures de lait qui descendent, ne se contentant pas de faire fourche à leur contact, elles font de petits lacs...

A. voit la grande flamme qui vient d'embraser le fichu de la petite Berthe au moment où Bayle, l'un des porteurs de la retraite aux flambeaux, a abaissé maladroitement le sien...

A. voit ce grand échafaudage qui enjambe la rue, d'habitude les échafaudages se contentent de s'appuyer à une façade alors A. prend tout le temps de regarder ce que les maçons vont faire là...

A. voit les deux hommes consternés, les mains sur les hanches et au milieu de la rue le sommier aux lattes de bois éclatées lors de la chute, d'ailleurs la corde rompue pend encore de la poulie...

A. voit qu'on va construire quelque chose sur le grand terrain vague qui fait face à l'école du faubourg, il a de quoi se demander si ce sera encore une usine ou un magasin mais ce serait vraiment trop grand pour ça...

A. voit l'homme s'enfuir très vite alors qu'il a passé l'angle de la rue et que résonne encore les paroles étranges qu'il a prononcées, qu'il a dû dire à cette femme inconnue et qui reste là, comme pétrifiée...

A. voit une pomme bossue qui est restée sur le bord du caniveau, après la fin du marché de la place Béteille et il voit encore que personne ne rôde à proximité, qu'il pourrait bien la prendre...

A. voit les deux gendarmes frapper à une porte de la maison construite toute contre le remblais de la grande voie ferrée, il voit le visage du jeune, crispé, et celui du vieux qui a l'air tellement triste...

A. voit la branche du châtaignier qui est prête à passer par-dessus le mur de la pépinière Daydé, encore un an et peut-être que des châtaignes tomberont dehors et qu'il pourra en ramasser...

A. voit son copain Nunu tout excité en sortant de l'impasse parce qu'il a entendu que le Président de la République va venir inspecter l'impasse mais A. voit bien qu'on a encore fait croire à Nunu à quelque chose qui ne sera jamais possible...

J'ai vu, je vis, au Havre sur le quai, les mains osciller dans la brume ; je vis la ville fondre : je n'ai pas vu les larmes ; je voyais des taches claires et je voyais des ombres.

J'ai vu cette femme restée à quai soulever l'enfant pour le montrer, ou le tendre à quelqu'un, j'ai pensé, elle peut le jeter dans l'eau du port qui est noire ; je vis d'autres mains encore, des chapeaux, des châles : visages emmitouflés. Et j'entendis leur voix.

De la poupe je vis ceux restés à quai rétrécir et disparaître.

Je vis, me retournant, le grand chenal s'ouvrir au jour ; l'océan se dépliait de sa nuit.

Je le vis.

J'ai vu l'océan calme. Je le vis furieux.

Je vis le soulèvement des flots.

J'ai vu des gerbes d'eau frapper le pont. Où étions-nous ? d'où qu'on regarde, que de l'eau. Pour nous la distance se mesurait en jours. Il y eut des heures folles et des heures trop longues. Du ciel, de l'eau, partout, nulle part. Partout chez nous nulle part, a dit quelqu'un : The open sea belongs to no one, ajoutas-tu te resservant un quart de ce liquide brun qui ouvre la pupille.

J'ai vu, je vis, danser ces gens engoncés dans leurs nippes et des visages d'assez près pour en tracer les lignes – une qui avait un nez si grand qu'il trempait dans son bol : mémoire de plomb sur du papier à viande.

Je vis en dessinant ce que je ne voyais pas regardant.

Je vis et j'entendis.

J'entendis cet homme plein de barbe, qui disait : ce trou dans ma veste c'est la médaille des cons chanceux. C'était passé à un doigt de l'aorte. J'ai vu sa joie, je m'en souviens.

J'ai vu quelqu'un voler quelqu'un. Ce couteau. Ces poings.

J'ai vu cette mère tirer son sein, et rien. J'ai vu cette autre lui donner son lait.

Ces enfants sous les bâches.

Je vis une femme frotter le sang de ses jambes avec du journal qui avait enveloppé des harengs. Je vis ce couple à genou l'un dans l'autre, ceux-là qui se léchaient.

Je les ai vu.

J'ai vu cette fille.

Je vis qu'elle avait ceint son front avec ses nattes –comme une couronne–, et glissé des fleurs de papier pour faire joli ; je vis sous la coiffure humble mais savante son visage devenir tout petit. Elle venait de Pologne d'une ville de l'est, au nom imprononçable.

Je vis des villes ; je vis des rues, des places en creux dans les regards : de Rzeszów, d'Odense, d'Elseneur et de Brno, d'Ostrava, de Prague, de Naples, de Lecce, de Pise, de Pérouse, de Ferrare, de Dublin, d'Oslo, de Leyde, de Cardiff et de Colmar, de Talence et d'Uzès... je les entendis chanter ou déglutir dans leurs langues.

Je vis au bec des oiseaux de mer d'invisibles rameaux ; voler des animaux marins ; nager des formes humaines recouvertes d'écailles : quand on s'endort entre deux eaux, bercée par le remous, ce sont des fables qui remontent.

Je vis le capitaine se vider par-dessus bord, blanchir au point de sembler mort ; je vis cette femme prise de vertige elle venait de Corfou ; celui-là se frapper le front, d'autres se gratter au sang, une mettre au monde une chose morte.

Je sentis la brusquerie des flots. Ce fut dit : j'avais le pied marin.

Je vis les trois sœurs, danser, piailler, crier : Terre ! Terre ! Puis se cacher derrière leurs doigts en éventail.

Je vis Ellis Island et la même brume qu'au havre.

J'ai vu Ellis Island.

Nous l'avons vue.

Et la même brume.

Au matin du dernier jour je vis la statue dans la baie, je pensai, elle est plus verte que dans ce rêve où elle tient serré dans son poing une épée de poupée ; je pensai, ça y est nous y sommes mais quelque chose ne collait pas.

J'ai vu la statue dans la baie : elle est de France, a dit cet homme, lui il venait de Lure, il trainait son pied bot. Son flambeau nous éclaire a dit cette autre, elle venait de La Creuse, de la Souterraine, elle l'avait dit sur le bateau, des yeux très grands, vingt ans peut-être, elle s'était mise du rouge aux joues, du sang sûrement, ça se voyait.

Elle va mettre le feu, a dit encore ce garçon en pointant la statue, sa tête trop grande pour ses épaules, penchait.

Je vis la foule en file avancer dans l'opaque.

J'ai vu cette file sans fin glisser du pont à l'Ile.

Je les vis se pincer les joues ; tirer sur leurs vertèbres comme on tend un ressort, pour paraître plus grands.

Je les ai vu battre leurs nippes : le sel, la poussière volaient.

Les oiseaux rient dit ce garçon, sa culotte pleine de pièces avait un trou.

Je vis comme une gare.

J'ai vu ce bâtiment immense, blanc et rouge, l'arche du porche. La mosaïque des fenêtres prendre des couleurs d'eau.

Une cheminée fumait.

J'ai vu des hommes assis qui écrivaient sur des registres. À l'envers je déchiffrai.

J'ai déchiffré : trachoma, scurvy, smallpox, syphilis, tuberculosis, measles, scabies...

Je vis ces yeux trop grands, ces joues trop creuses. Je vis qu'on marquait une fille dans le dos. Une croix, une lettre à la craie : des jeunes des vieux, à la craie.

Cette fille tu l'as photographiée. J'ai vu beaucoup plus tard cette image d'elle, j'ai su la regardant ce que je n'avais pas vu la voyant.

J'ai vu tous ceux qu'on refoulait.

Je vis l'attente, la peur, la crispation des mains.

Je vis celui-là renoncer.

Je vis des gens écrire leur nom. J'entendis la polyphonie des langues.

J'ai vu cet homme tomber, c'était fini. Et le corps ira où j'ai pensé.

J'ai vu, et d'autres l'ont vu aussi, ce drapeau qui flottait, ces ballons de couleur à la rambarde d'un petit vapeur ; il transportait des gens qui nous tournaient le dos, juste en face, loin encore, la ville naissait.

Je vis la ville poindre, des tours sortir du ciel, comme des quilles géantes.

Je l'ai vu déplier son trépied, le soleil apparaissait orange, éclatant : sa couleur se perdra dans les gris de l'image, j'ai pensé.

J'ai pensé aux couleurs qu'il faudrait pour redorer l'image. J'ai revu l'atelier, elle, moi, penchées sur les images restaurant des mariés, des bébés, des morts.

Je vis ce qui ne pouvait pas être dit.

Puis vint pour nous le vrai moment d'accoster. Nous quittions l'île. Nous aussi traversâmes sur un petit vapeur.

Je vis de plus près la statue. Les chaines rompues à ses pieds.

Je vis des grues aux seuil des entrepôts, les containers volaient au bout des chaines ; je ne me souviens plus comment nous rejoignîmes la gare sinon qu'un homme nous apostropha en français.

Devant la gare centrale tout me sembla plus grand et tout l'était sinon les passants affairés qui n'étaient ni plus grands ni plus petits que ceux restés à quai.

Je vis des gens à pied et des gens à moteur ; des voitures avec et sans chevaux ; j'ai vu des lettres géantes, des affiches en couleur ; même un marchand de fleurs. Je vis des wagons aériens se croiser avec un bruit d'enfer. Un garçon accroupi cirait des chaussures, des porteurs criaient. J'ai vu une femme courir après un enfant que la vue d'un marchand ambulant happait à l'autre bout du trottoir ; il voulait la carabine et les bonbons : If you want something ask it nicely.

J'ai vu le marchand écrire Hazelnut and Chocolate sur l'ardoise de sa voiture couleur crème.

Sous la grande horloge j'ai vu des voyageurs assis en travers de leurs malles, leurs têtes penchaient comme s'ils dormaient. Des porteurs halaiient des bagages formant des murets de valises et de malles ajourés et tremblants.

Je vis cet homme déplier un journal grand comme une carte de navigation il portait un chapeau rond, des guêtres bicolores.

Je vis des femmes et des hommes agiter des éventails de fortune : une revue, un chapeau, des gants. Il faisait chaud.

Au snack de la gare dans la salle briquetée peinte en blanc j'ai vu des pains gavés d'oignons et de viande rabougrie, du chou cru plongé dans la crème ; on me servit une soupe aux pois épaisse comme une purée. Derrière le bar une serveuse glissait des saucisses dans la longueur de demi-pains noyés de crème. J'ai vu passer des pintes débordantes de mousse, des sirops jaunes et roses avec des pailles géantes, des glaces couvertes de bonbons, elles s'effondraient dans leurs coupes de verre.

Dans le wagon, assise sur une banquette en bois, j'ai vu la ville à reculons.

J'ai vu des constructions de bois, d'autres qui semblaient provisoires sous leurs toits de tôle.

J'ai vu des bois, des champs, un petit lac où sautaient des enfants ; une éolienne asthénique surplombait leur baignade et l'air était si lourd : si j'avais pu comme eux entrer dans l'eau.

Je vis, on passait sous un pont, mon visage dans la vitre.

Elle voit cette route étroite entre deux rangées de hauts platanes dorés, cette route cabossée par les racines qui la soulèvent, encadrée par des champs plats où chaque printemps surgissent des milliers de narcisses, de l'autre côté des champs une rivière serpentant entre des peupliers abandonnés à leur vie naturelle, branches tombées en travers ayant captés des lierres et des pierres qui dévalaient le courant, jeunes arbres prenant leurs aises en colonisant la rivière, arbres anciens s'élançant dans le ciel sans nuage d'un bleu lavé de mistral, leurs petites feuilles clignotant dans la lumière, elle voit aussi tous ces troncs de platanes et se demande combien de vies se sont terminées sur ces arbres quasi centenaires ayant stoppé net des dizaines voitures doublant déviant dérapant et laissé passer par miracle un enfant à l'arrière et son père devant, alors que là selon les lois de la physique ils devaient s'écraser et finir sur un des leurs, un arbre immense aux branches noueuses à l'étiage, son écorce marron glacé desquamant en gris et taches de jaune pâle, comme les cheveux de l'enfant.

Elle voit cette route passant devant le cimetière et filant vers la montagne, commençant à serpenter avant de grimper, desservant par endroits des massives bâtisses de pierre où jadis il n'y a pas si longtemps des paysans s'échinaient à cultiver la lavande, à enlever chaque année toutes les pierres et cailloux surgissant sans cesse d'une terre pauvre et rougeâtre, à les entasser en pierrier, parfois sans ciment ni torchis construisant une borie pour s'abriter du soleil ou du mistral et de la tramontane, les petits carrés de lavande alternant avec des champs d'herbes sèche, champs pour les bêtes qu'on emmenait à pied dans les alpages l'été, et puis quelques chênes truffiers quelques coins à girolles où à grisets, maintenant les massives bâtisses de pierre protégées par des alarmes, volets rouge bordeaux, piscines masquées cyprès taillés, bientôt les oliviers et les palmiers, les rudes Basses Alpes transformées en Provence dorée par l'argent et par le réchauffement.

Elle voit tous ces cimetières d'ici avec leurs ifs taillés, les noms de famille d'ici et les prénoms d'ici, Magnan Richaud Martin Marius Estève Inès Nino, elle voulait ici avoir une maison avec un grenier où des objets s'accumuleraient créant ce que d'autres ont déjà c'est-à-dire une histoire de famille, une maison de famille, des souvenirs de famille, il y aurait des plaques sur les tombes des cimetières et des cabanons dans les champs, mais il n'y a rien, elle n'a pas généré de traces, un seul mort et ses cendres ont été dispersées comme c'est devenu l'usage, pas de traces de sa tentative de créer une famille enracinée ici, tandis que toujours les Marius plein les cimetières, pas de greniers la maison vendue car trop grande, le cabanon vendu pas le temps d'entretenir la terre, on ne se crée pas si facilement la vie des autres, même si dès le début elle s'était dit c'est ça que je veux faire : l'ancrage, le territoire, l'histoire de famille, la solidité, le roc, la sécurité d'avoir un passé. Non, dans les allées des cimetières, elle voit bien au milieu des Marius qu'au bout d'une vie, elle n'existe toujours pas, ça ne se fera pas.

Elle voit vaguement un lavoir entouré de trois murs avec son auvent à grosse charpente, oui les femmes lavaient frottaient rinçaient à l'abri, il fait même bien sombre auprès de ce lavoir et la mousse a recouvert le sol et le bas des murs, il y a des histoires qui traînent dans l'air et ce ne sont pas forcément des chants de printemps et des chœurs de lavandières non, les femmes ont mis là en quarantaine une jeune fille devenue jeune femme puis mère, cette jeune femme avait trop dansé à son mariage avec un autre que son mari, un Antillais qui savait danser et ne pas se saouler, et déjà elle savait qu'avec le mari ça ne serait pas gai, mais voilà il fallait exister, se marier il fallait, et ce mari l'avait demandée. Elle s'était laissée choisir par défaut d'une demande plus joyeuse, plus stimulante, plus voyageuse, d'esprit et de cœur plus élevés, de désirs d'avenir plus affirmés, plus grands que de collecter les deniers assurant les bières du soir, de désir de construire et d'apprendre, non il n'y a pas eu cette demande et elle a pris ce qui venait. Et ce qui venait c'était au mariage l'occasion de danser avant de pleurer tous les soirs attendant son mari, et donc elle a dansé, les femmes l'ont vue, l'ont critiquée, l'ont exclue. Toute une vie. Voilà ce que dit le lavoir et l'humidité lui tombe dans les os, lui paralyse les entrailles, les ombres des femmes méchantes et mortes tournent autour du

bassin dans l'eau noire où elle ne voit même pas son reflet, tant on lui a dit qu'elle n'était pas belle à voir. Alors que justement.

Elle voit s'éloigner les dernières maisons de Cracovie. Ce n'est pas encore la nuit. Pourtant de sombres reflets hantent la Vistule et les rumeurs s'infiltrent dans les venelles, dans l'université, dans la famille chaleureuse et inquiète qu'elle quitte à regret. Elle s'arrête pour jeter un dernier coup d'œil sur les flèches dorées qui émergent autant de la ville que de ses souvenirs d'enfant. Mais une sirène hurle depuis la place centrale. Il est temps de partir.

Elle voit l'Adriatique depuis le port de Trieste. Il fait doux et en regardant les lieux de la convergence, au rendez-vous des bateaux et des pavillons, elle se dit qu'il est encore temps de mener à bien ses projets d'étudiante, avec le petit groupe qui croit aux nouvelles théories du changement malgré la menace plus précise. Ensemble, on voit l'histoire que n'ont pas encore engloutie les monstres. Ici, sur une terre irrédente, en regardant la mer, elle devine sa vie.

Dans le Café Central de Vienne, elle voit passer ceux qu'elle reconnaît ou croit reconnaître. Il fait presque nuit mais les lustres lourds font encore le poids et leurs flammèches crépusculaires éclairent les conciliabules des habitués. Elle voit Sigmund avaler lentement une boisson chaude, sait qu'Alfred et Léon se sont attablés là. Elle voit quelques couples volubiles traverser la place et pas encore beaucoup d'uniformes. Elle voit ce qui la rassure.

A perte de vue, elle voit les escarpements de la terre encore sous mandat : près du désert elle est venue avec les autres casser des cailloux, participer aux travaux de construction des premiers villages. Elle voit bien qu'elle n'est pas la seule : même les poètes viennent voir ce qui se passe. Elle continue son chemin après avoir travaillé là, pour voir et pour savoir.

Elle voit ce à quoi correspond « l'Avenir social » à travers les visages des enfants accueillis dans l'orphelinat de la Villette-aux-Aulnes. Elle voit qu'il y a du renfort : pendant le Front Populaire, artisans et ouvriers travaillent bénévolement à l'amélioration

des lieux. Elle voit bien que les temps changent, et que dans peu de temps, rien ne sera plus comme avant. Jusqu'où iront-ils ? Elle ne voit pas.

Elle voit la rue des Beaux-Arts où son amie Peggy a son appartement et une double vie : épouse rangée sur un versant, résistante sur l'autre, transmettant des courriers brûlants et cachant des enfants traqués. Elle se voit parler de faux-papiers avec l'amie du réseau tout en prenant, mains tremblantes, le thé avec elle, rue des Beaux-Arts.

Ligne directrice : elle voit depuis son bureau du premier, ses protégés courir vers la place de la gare pour attraper le Refoulons qui les mènera aux écoles d'en bas. Elle voit dans leur précipitation qu'à Montmorency ils pourront de nouveau apprendre à vivre, même si la révolte parfois les submerge et leur fait casser les vitres à l'étage.

Elle voit la porte qui donne sur les archives dans la petite mairie d'Habère-Lullin. Le secrétaire de mairie a dit qu'il allait mettre à la disposition des enfants en vacances des documents sur l'économie montagnarde, sur l'histoire récente et aussi une histoire locale de fillette rejetée car étrangère par la communauté villageoise. Elle voit ce que tout ça représente.

Elle voit mal le grand amphithéâtre de la Sorbonne dans lequel elle s'installe en tremblant définitivement. Elle voit autour d'elle d'éminents historiens, des étudiants, des journalistes spécialisés, réunis pour cette circonstance exceptionnelle. Elle voit son fils unique — rescapé car caché enfant par Simone, la troisième des héroïnes discrètes — se lever, ajuster ses lunettes et présenter le fruit de son travail sur la Collaboration.

Le soir tombe sur les Champeaux, là-haut. Elle sait qu'elle ne pourra bientôt plus créer les ricochets de son infatigable réflexion dans le sillage des enfants fragiles. Ceux qui lançaient des cailloux dans les vitres de la Maison, et ceux d'après, dans la mare des Champeaux. Elle voit à peine les contours de l'histoire, la fenêtre de sa chambre. C'est trop fatigant. Elle va s'endormir. Elle ferme les yeux.

*Constellation intime*

Il voit l'abri sous terre près d'une vigne que sa mère occupait pendant la guerre. À la moindre alerte elle y descendait. L'air sent la terre mouillée et la peur.

Il voit le chemin de la gare, celui où il donnait rendez-vous à son amoureuse. Blotti dans un fossé tapissé d'herbes tendres, éclairé de lucioles, ils échangeaient des caresses timides et des promesses.

Il voit le muret de pierres juste avant d'arriver à la maison, il poursuit son chemin en comptant ses pas comme pour vérifier que la distance n'a pas effacé la mémoire.

Il voit le chêne qui a beaucoup grandi. Sur son tronc demeurent les marques des branches qu'il avait sciées pour y suspendre la balançoire des enfants. Le bois garde le rire des enfants.

Il voit l'étang, la montagne, les parcs à huitres où le sel brûle la peau. Les contours, les odeurs, les couleurs reviennent exacts.

Il voit le potager du grand père tel qu'il était lorsqu'il avait sept ans. Un potager en forme de barque entourée de murs de pierre. Un puits à l'intérieur permet un arrosage sans limites, un seringa occupe le mur à droite. Les fleurs comme les légumes poussent en abondance.

Il voit une lettre posée sur la table, il reconnaît son écriture, le papier est jauni, elle date de fort longtemps. Elle provient d'Italie, de Venise précisément.

Il voit le large derrière la brume du Lido, il longe les canaux, refuse de s'arrêter, de s'attarder. Il évite de pousser la porte dérobée s'ouvrant sur un souterrain inondé. Il ne veut pas tenter de résoudre l'énigme des notes de musique qui semblent s'inscrire une à une sur les parois humides comme une partition invisible. Il avance sur le pont et voit un enfant seul assis sur une marche. La nuit est froide en ce mois d'octobre à Venise.

Il voit, loin des cohues, une petite place déserte. Au centre un puits, trois ruelles partent en éventail. Puits désaffecté, vestige du recueil vital des eaux de pluie. Il s'assoit sur la margelle, observe le pavé aux bigarrures noires, grises et blanches. Il écoute le cri des mouettes, contemple le tremblement d'une toile d'araignée.

Il voit la mygale bleu-saphir tapie dans l'ombre de sa chambre.

Il voit un jeune homme dans une chaise roulante, son visage brun est éclairé par de grands yeux bleus. Il s'approche de lui. C'est l'après-midi à Pondichéry

Il voit la scène étrange de *Nostalghia* de Tarkovski. Il voit un homme marchant lentement dans la piscine abandonnée. Il tient une bougie allumée qu'il protège. Il voit et revoit la flamme qui vacille sans jamais s'éteindre.

Il voit son rêve. Il retrouve la femme qu'il cherche puis elle disparaît dans un couloir débouchant sur trois pièces. Dans la première, un homme agonise, dans la seconde un homme vient de mourir, dans la troisième des morceaux de corps jonchent le sol. Il poursuit son chemin, rencontre une salamandre blanche puis un corbeau. Ils poursuivent ensemble leur chemin pour la retrouver.

Il voit en grand angle le plateau de l'Escandorgue, le clocher de Lodève et le pont de Montifort. Ciel et terre confondus, à des heures différentes, des saisons différentes. Il espère toujours le surgissement du bleu des paysages du peintre Patinir, ce bleu profond mêlé au rouge brun de la terre et des roches et au vert amande de l'eau. Le plateau de l'Escandorgue avec ses pitons rocheux n'est pas si éloigné des surplombs fantastiques de Patinir. Une union du minéral et du spirituel. Un bleu d'éternité.

D'autres images pourraient surgir. Apaiser les visions. Fermer les yeux. Ce qu'il voit appartient au passé, au rêve, à la mémoire entrelacés. Ce sont des fragments d'âme.

Elle regarde la porte de sa cellule se fermer. On lui a retiré son grade. Elle pense qu'elle est plus légère comme ça. Madame la psychologue des profondeurs s'étend sur la banquette de sa cellule comme quelqu'un qui n'a plus peur du temps. Bien avant le voyage, elle avait marché le long de cette plage aux galets, le souvenir de la chaleur, la solitude, le sens des responsabilités ne la jamais quitté. Quoi qu'ils en disent. Elle pense aux vieux bateaux colorés qui ont tant de signification. Avant, ils allaient pêcher avec ces bateaux, il n'y avait que ce type autour de l'île. Elle regardait son père partir et quand il rentrait, souvent, il tanguait. Le sourire en l'air, il n'était pas rare qu'il tombe à la renverse. Elle a toujours pensé que son père était fait de milliers de morceaux de pierre. Était-ce un homme responsable ? Elle voulait dire, est-il responsable de la manière dont on lui demande à elle de l'être ? Ce n'était pas un militaire, il n'avait pas donné sa vie à son pays, il n'avait pas promis de ramener un vaisseau, il n'avait pas laissé les membres de son équipage derrière lui. Elle regardait le sol de sa cellule et le visage de son père qui dansait sur la table devant ses femmes et ses hommes qui riaient alors qu'elle l'attendait à la sortie de la cabane.

Je serais pas long. Lui avait-il dit ce jour-là.

Puis, elle s'était endormie après avoir fixé les étoiles. Quand il était sorti, soul comme une barrique, le fait de voir sa fille couchée par terre l'avait suffisamment dessoulé qu'il avait marché droit et lentement tout le long du chemin jusqu'en haut de la section d'acomat. Elle avait ouvert les yeux.

Mmm, ti fi an moin... chantait-il doucement, alors, en sécurité, Corine continua à regarder les étoiles et se promit qu'un jour, elle irait voir.

La cinquième fois qu'elle se retrouve dans le bureau de la conseillère principale d'éducation.

Réponds ! Pourquoi, tu l'as tapé ? Est-ce qu'il t'a touché ? insiste la CPE.

Corine regarde par la fenêtre.

Ah, ces cheveux ! Tu peux pas t'en occuper un peu ? Tu sais bien que si tu n'étais pas aussi doué, on t'aurait déjà foutu dehors. J'espère que ses parents ne vont pas porter plainte.

Ça sonne. Corine regarde la conseillère.

Fous-moi le camp ! Et...

Corine court dans les couloirs. Elle entre dans la salle d'anglais et prend son sac.

Corine ! lui crie le professeur d'anglais alors qu'il essuie le tableau.

Corine court le long de la route. La voiture d'une de ses camarades la dépasse et s'arrête devant elle.

Corine l'évite en souriant et continue à courir le long de la route. Elle n'est pas le moins du monde essoufflé. Elle dévale la pente et arrive sur la plage. Elle salue le vendeur de glace et de crêpe. La patronne du restaurant. Deux femmes chuchotent en la voyant passer. Corine baisse la tête.

Corine, tu viens avec nous ? lui dit un jeune homme en tenue de plongeur qui pousse un petit bateau à moteur.

Non, j'ai besoin de m'aligner.

Hum !

Corine marche le long de la plage et quand les gens sont devenus tout petits. Elle hurle. Elle pleure. Elle tombe, les genoux sur les galets.

Il fait nuit. Corine est dans sa petite chambre, elle est éclairée par le lampadaire extérieur de sa rue. Elle a étalé de l'argent sur son lit. Elle le compte. Elle le serre fort dans ses mains et le fourre dans sa poche. Elle sort par la fenêtre en faisant le moins de bruit possible. Au moment, où elle se retourne pour prendre son sac, elle voit le visage ferme de sa mère.

Rentré, mamzelle !

Corine et sa mère sont assises sur la terrasse et regardent la montagne.

J'en peux plus maman.

Je sais, je sais...

Alors, laisse-moi.

Tu vois la montagne ?

Maman !

Je te demande simplement si tu vois la montagne ?

Corine soupire.

Ta grand-mère, la mère de ton père. Elle allait cultiver de ce côté-là.

Oui !

Si elle a pu cultiver, tenir sa maison, toi, tu peux bien partir d'ici dans de bonnes conditions. Finis tes études et je t'aiderai, quel que soit ce que tu veux faire.

La porte de la cellule de Corine s'ouvre, un soldat lui apporte un plateau de repas.

Bon appétit mon Capitaine.

On m'a retiré mon grade, vous n'avez plus à m'appeler comme ça.

Je viendrais récupérer votre plateau quand vous l'aurez terminé, mon capitaine.

Le soldat se tourne vers Corine et lui fait un salut militaire très impliqué.

Quand il sort, elle se lève, regarde le plateau. Elle s'approche et envoie tout balader. Elle hurle.

Corine est sur un plateau de télévision. Elle est habillée en officier.

Ça vous arrive de vous détendre, Corine ? lui demande la journaliste en souriant.

Corine la regarde et fronce légèrement les sourcils. Elle essaie de faire un sourire. La musique de l'émission commence et le

réalisateur lance l'enregistrement, on fait signe à la journaliste de démarrer.

Bonjour à toutes et tous, je suis heureux de vous retrouver, nous sommes en compagnie du capitaine Corine Desjean qui va nous parler de la préparation de son voyage sur la planète Exo-Terra-C.

Bonjour, j'ai toujours eu du mal à l'appeler comme ça. Dans ma tête, elle porte le nom de Jupiter.

Pourquoi ?

Je ne sais pas.

Elle voit le rouge de ce qui se reflète dans l'eau crispée des canaux, les rayures comme d'étincelantes lueurs qui seraient le signe d'un autre monde.

Elle voit sur l'éparpillement des dalles que frottent les pas depuis des centaines d'années toutes les âmes dissoutes qui ont arpentiné les ruelles.

Elle voit dans les brumes bleutées qui épaissent l'atmosphère les lassitudes d'un monde qui peine à se régénérer.

Elle voit l'indifférence écrite sur les visages usés qui ont trop vu, sans avoir rien vu, des magnificences offertes aux regards.

Elle voit l'abandon de l'arbre dépouillé que maintient un tronc argenté qui supporte encore la compagnie de pigeons ou d'oiseaux sans noms qui se reposent.

Elle voit les verres vides sur les tables des cafés, les serveurs aussi fatigués que les algues mortes au fond d'une eau saumâtre.

Elle voit les éclats d'ombre près des briques rouges où ses doigts ne peuvent s'empêcher de caresser quelques écaillures.

Elle voit le haut du casque du Colleoni luisant au soleil du matin et perçant une réalité qui n'est que chimère.

Elle voit l'ombre bleutée des gondoles n'en finissant pas de caresser de leurs planches courbes une eau toujours plus sombre

Elle voit chaque marche des ponts qui sont empruntés et dont les soupirs de chaque âme qui monte puis redescend sont empreints de cette lassitude

Elle voit les cheminées si particulières de Venise lorsqu'elle cherche à contempler le ciel et à y découvrir les prémisses d'un avenir

Elle voit des silhouettes qui progressent face à elle, mais elle ne voit pas les personnes qu'elle croise.

Elle voit ce que plus personne ne voit puisqu'elle n'est plus de ce monde.

Il voit, sur le muret surplombant l'escalier, la fillette dont l'allure lui paraît mal assurée. Elle lui tourne le dos. Elle s'avance timidement, avec prudence. Devant elle, il y a le vide. Il se dit qu'elle joue à se faire peur. Elle tend sa main droite en direction du lampadaire dont le pied pourrait lui servir de point d'appui en cas de perte d'équilibre.

Il se souvient avoir été tenté de l'appeler, l'inciter à descendre, lui proposer son aide car le mur est haut comparé à sa taille. Mais il s'est ravisé. Il n'a pas voulu courir le risque de la distraire et provoquer sa chute, si elle s'était brusquement retournée, à son appel.

*(inspiré de la photo *Les enfants de la rue Vilin*, par Robert Doisneau en 1969)*

Il voit la rue principale du village dans laquelle lui et ses camarades égarés viennent de pénétrer. Il ne semble y avoir personne. Il règne un profond silence. Le bourg a sans doute été déserté par ses habitants. Au loin, on entend gronder le canon.

Il se souvient d'un homme en guenilles jailli de nulle part, leur adressant de grands signes, les bras en forme de croix. Ils ne comprennent pas ce qu'il veut dire. Ils continuent d'avancer. L'homme s'agit plus vivement. Ils n'ont pas le temps de réaliser qu'il les invite à s'éloigner, faire demi-tour, que peut-être, sûrement même, le danger guette. Trop tard. Le coup est parti. Il voit son camarade le plus proche s'effondrer à ses côtés. Il a levé les bras au ciel en tombant. Il voit la balle transpercer son crâne. Il voit la mort dans son absurde brutalité.

*(inspiré d'une scène de *La Route des Flandres* de Claude Simon, Minuit 1960)*

Il voit, dans le jardin, la silhouette voûtée du vieil homme, bêche sur l'épaule. Il s'apprête à arracher des mauvaises herbes. Le soleil est au zénith. Il ôte son béret et s'essuie le front à l'aide d'un mouchoir qu'il a tiré de la poche de son bourgeron.

Il se souvient de la croix de guerre dissimulée dans le mur, entre deux pierres. Il lui avait interdit de la toucher. S'en approcher, pourquoi pas. La prendre dans ses mains, jamais de la vie. Elle est recouverte de vert-de-gris. C'est du poison, l'avait-il effrayé. Du poison, oui, cette guerre sans fin que le vieil homme claudiquant, souvenir d'un éclat de shrapnel, aurait voulu non pas oublier - est-il possible d'oublier ? - mais tenir à distance. Comme si, par ce geste, il avait cherché à l'en préserver, lui, l'enfant chéri. En vain.

Il voit les nuages courant dans le ciel. Ce sont de lourds nuages gris affolés par le vent qui répand au sol ses odeurs océanes. Les vendanges sont terminées. Dans les vignes, les hommes courbent l'échine, penchés sur les souches, les mains gantées, leurs corps serrés dans des vestes étroites. Ils aiguisent leurs ciseaux en s'aidant de pierres logées dans un coffin attaché à leur ceinture. C'est la saison de la taille.

Il se souvient de leur ballet sur fond de terres ocres. Ils vont et viennent dans les rangées. S'affairent. Le vent pousse des cris stridents. Siffle dans les branches des arbres. Il marche sous les platanes, sur la route déserte. Il croit entendre encore et encore les pleurs des blessés gémissant, tendant la main vers des camarades figés, peut-être déjà morts. Janvier s'en va. De cep en cep, les hommes coupent les sarments en bataille que, derrière eux, des femmes ramassent. Il les voit, vêtues de noir, humbles, un châle sur la tête les protégeant du froid. Elles confectionnent leurs fagots en silence. Méticuleusement.

*(Réécriture d'un fragment du récit « Une patience », éditions de l'Amourier 2003)*

Il voit sur le front de mer les passants, dans la paix du soir, bras dessus, bras dessous, insouciants face au soleil couchant.

Elle voit une bouteille vide entre l'eau et le sable. Chaque vague la repousse et à chaque fois elle roule pour reprendre la mer. Enfin non pas la mer, l'eau est encore salée, il y a encore des marées, mais on est sur le fleuve depuis un bon moment quand on arrive à Londres en remontant la Tamise.

Elle voit le cadre de la fenêtre qui lui découpe la vue comme le bord du papier pour un tirage photo. Aujourd'hui la photo montre un bout du chenal avec les premiers murs et puis les premiers arbres de l'île de Bréhat. Il pleut, les gouttes roulent sur la vitre mais ne rouleraient pas sur un tirage papier. Dire les gouttes qui roulent en rajoutant des mots à côté des images ?

Elle voit sur la carte du bleu et quelques lignes mais aucun dessin d'île, pas de terre, pas de côte. Elle est au milieu de l'eau, eu milieu de la mer, au milieu de la Manche, soudain elle se sourit en pensant Don Quichotte, Don Quichotte de la Manche. L'Espagne est un pays où elle n'est jamais allée, elle ne connaît pas sa côte mais elle reconnaît le dessin du pays sur une carte.

Elle voit les morceaux de bois comme les côtes d'une baleine, d'un immense animal, la régularité de leur alignement, la symétrie de la quille en colonne vertébrale, leurs formes similaires mais jamais toutes pareilles, toujours un changement d'angle, un changement de courbure. Elle voit de l'intérieur le bateau qui respire, le ventre d'un cétacé comme le voyait Jonas.

Elle voit les oiseaux de mer revenir vers leur nid, vers le poussin affamé qui crie pour sa survie qui crie pour qu'on le nourrisse, qui crie pour qu'on le réchauffe, pour qu'on s'occupe de lui, qu'on fasse tout pour lui, pour qu'il puisse s'en aller et puis quitter ce nid qu'on a construit pour lui pour qu'il puisse y grandir et apprendre et partir

Elle voit dans la cuisine le soleil qui se pose juste sur le mur d'en face, juste sur les étagères toutes croulantes de casseroles et d'ustensiles divers, elle voit les ombres par terre dans le cadre de la fenêtre, le col du robinet, son arrondi parfait en cou

d'oiseau d'eau douce, héron ou de la famille, avec un très grand cou souple et aux courbes douces. Elle voit le drapé du torchon pendu juste à côté, elle voit des ombres, des contours sans détails, elle voit des noirs et blancs comme ses premières photos

Je vois le mur blanc du plafond une toile d'araignée des fissures  
Je vois mur blanc plafond toile araignée fissures  
Je vois mur plafond araignée  
Je vois blanc fissures  
Je vois blanc

Je vois le bruit de l'explosion que je ne vois pas Je vois Je vois des corps des milliers de corps amassés Je vois des corps légèrement blessés Je vois des corps gravement touchés Je vois le pronostic vital engagé Je vois le pronostic global dépassé Je vois des poussières de corps décharnés Je vois des yeux révulsés des sourires amorcés Je vois des bras tendus des jambes repliées Je vois le ciel et la terre emprisonnés Je vois devant le néant derrière l'éternité

Je vois un bateau une échappée Je vois des étrangers des naissantes amitiés Je vois les coups et les blessures pansés Je vois la terre au ciel la mer renversée Je vois la lumière dans les trous noirs percée Je vois l'ampleur de l'ouvrage Je vois les forces conjuguées Je vois les ombres apprivoisées Je vois la dignité retrouvée Je vois des colliers de perles rieuses au cou des nouveau-nés Je vois Je vois le feu radieux d'un soleil que je ne vois pas

Je vois blanc  
Je vois blanc fissures  
Je vois mur plafond araignée  
Je vois mur blanc plafond toile araignée fissures  
Je vois le mur blanc du plafond une toile d'araignée des fissures

Je vois le bruit du monde que je ne vois pas encore Je vois l'heure les minutes dépassées Je vois le voyage dans des draps mouillés Je vois la faim d'amour la soif de beauté Je vois les messages du

dedans dehors la réalité Je vois le trop tard dans la main un poing levé Je vois le rêve et le réveil et le rêve éveillé Je vois l'oubli des images qui avance à pas pressés Je vois la vie qui piétine dans le lit sous mes pieds engourdis Je me lève Une larme de thé au jasmin aura raison de ce chagrin.

Elle voit une étendue blanche, fouettée par le vent. Une mer glaciale immobile et muette. La lueur qu'irradie tout ce blanc est floue, fantomatique. Le froid fige le paysage, l'asservit, l'engourdit. Et elle avec. Elle n'a plus de regard, plus de joues, plus de lèvres. Son corps se défend, arrache un pied à la masse blanche et humide, puis l'autre. Obstinaire, elle renouvelle ces gestes vers l'avant. Aussitôt née, la trace de ses pas s'évanouit. La neige avale tout : les sons, les odeurs, jusqu'à ses souvenirs, jusqu'au plus tenu de ses espoirs. Elle ne distingue plus la silhouette qui avançait devant elle. Elle a le sentiment de ne plus exister, d'être aussi vide que le vide.

Elle voit, depuis son balcon situé au troisième étage de son immeuble, un autre immeuble érigé de l'autre côté de l'avenue. Il est maigre, sans épaisseur aucune, une planche à pain. Adossé à rien, il se dresse, tout seul comme un phare et il a un, deux, trois,..., sept étages. Comment tient-il debout ? Mystère. Peut-être a-t-il une fondation pivot, comme on dit qu'un chêne a une racine pivot. C'est pourtant un immeuble d'habitation ; sa façade est percée de baies vitrées dont l'une est éclairée. Dans ce curieux ensemble de logements, on mangerait, on lirait ; on dormirait. À le regarder on se demande déjà comment y caser des meubles. Ce qui est sûr, c'est que cette vigie enregistre maints souvenirs.

Elle voit dans la Médina, une jeune personne que moule un boubou chamarré dans des tons verts et rouges. Un foulard doré est artistiquement noué sur sa tête fière. La femme est arrêtée devant un étal de sous-vêtements d'occasion : culottes, slips, caleçons, soutien gorges, tricots de corps. Sans doute arrivés dans un ballot de friperie de France, les articles sont présentés par catégorie, par taille, par couleur. L'acheteuse, attirée par la marchandise, choisit une culotte, la lève vers la lumière, tire sur ses élastiques pour éprouver leur état, sourit et l'enfile à son bras par l'ouverture d'une cuisse. Elle s'approche ensuite de la pile de slips et reste perplexe devant les tours de taille. La voilà qui s'intéresse à deux slips, comparant leurs usures, évaluant leurs blancheurs. L'affaire prend un certain temps. Enfin elle secoue la tête, ce qui fait tinter ses pendants d'oreille. La voilà décidée. Elle prend le plus grand qui, hop, rejoint la culotte autour de son bras. Elle paye et s'en va, toute contente, avec ce curieux cabas.

Elle voit le printemps qui s'impose. Frais comme un éclat de rire, comme la course d'un enfant, comme une vague qui déferle. Rien n'arrête l'allégresse de la nature. Quelle hardiesse, quelle impudeur ! Le soleil est si lumineux qu'il déshabille tout. Ce n'est que débordements de verts tendres, rougeurs de jouvenceaux, senteurs si

térébrantes que l'eau lui en vient à la bouche, que sa peau en frémit dans l'attente de caresses, que son ventre se crispe de tant de voluptés. Elle aime cette campagne comme on aime un amant. Elle n'a pas assez de ses cinq sens pour s'en repaître, s'en nourrir, y puiser son énergie. C'est une question de terre, de senteur de terre. Celle du pays qu'elle a choisi pour ses coteaux riants, ses petits vallons cachés, ses modestes chapelles romanes et pour les franches goulées d'air qu'on y respire.

Elle voit une pancarte à l'entrée de l'aérogare « Tonga Soa », qu'on a traduit par « Bienvenue ». Dans le hall lilliputien, des prestataires se serrent pour montrer leurs dents blanches en brandissant de petites pancartes de bois sur lesquelles on lit les noms des hôtels du coin : Le Jacaranda, Aux joyeux lémuriens, Gargotte chez Émilienn. Des ventilateurs tournent en grinçant leurs pales inutiles, les touristes "en transeit" s'agitent et jacassent comme des oiseaux dans une volière. Une odeur de tabac venue du côté de la porte, où se sont rassemblés les fumeurs, se mêle aux effluves de friture du bar et à l'odeur prénante du lieu. Peintures écaillées, vieux panneaux de bois délabrés, ferrailles de béton rouillées, cordages humides, latrines nettoyées à l'eau de Javel, aisselles en sueur, vêtements sales de la poussière des pistes, eaux de toilette diverses : une odeur d'humanité, pense-t-elle. Pas de doute, on est au pays des lémuriens. Sur le décor du bar, un maki rigolard enroule sa queue annelée autour de l'énorme capsule de coca-cola qui lui sert d'auréole. Juste en dessous, un beau dos malgache, penché sur le comptoir, tend avec humour un débardeur. Un maki, encore un, y avertit d'un : « Vas-y môlo môlo Vasaha au pays du mora mora » ceux qui n'auraient pas encore compris qu'on est dans un ailleurs.

Il voit les arbres dénudés depuis sa fenêtre, d'en haut le fil électrique vibre à cause du vent. Il voit combien le lierre a grimpé sur le mur, ses crampons ont creusé un chemin vertical à l'assaut du ciel. Le laurier-rose a poussé lui aussi, empiétant sur la vue de la rue et sur l'entrepôt vide de l'autre côté, le renforcement accueille des voitures-tampons. L'une d'elles squattent depuis trois semaines déjà. En se hissant, il voit la poussière grise sur le pare-brise et la plaque d'immatriculation : pas d'ici.

Il voit la ville comme un labyrinthe, ses recoins, ses impasses, ses portes sculptées, ses balcons ajourés. Son œil dévie, change de trajectoire, oscille entre le bas, les pavements médiévaux, les trottoirs absents ou les hautes marches, les escaliers qui escaladent, les ponts à traverser, et le haut, les tours des bâties, le clocher des églises, les fenêtres aux volets fermés, celles entrouvertes par lesquelles filtre une musique ou une conversation.

Il voit la lumière exploser d'un coup entre les aplats d'ombre, l'étroitesse des voies, d'un coup au détour d'un virage, le soleil est là, haut, si blanc qui éclabousse les anfractuosités de la ville. Au crépuscule, son œil adapte sa vision de nuit entre les réverbères éteints, les ruelles étroites avant de retrouver l'éclat des lumières de la ville.

Il voit les places pleines de monde, de jeunesse, de musique. Il voit les terrasses des cafés qui débordent de boissons et de bruit. Il voit la foule en flot ininterrompu de gens qui s'agitent, parlent fort. Il voit aussi les accidentés de la vie, ceux qui errent et tendent la main, ceux qu'on ignore ou à qui on glisse une pièce. Il voit les chaos, les engueulades, les bagarres, les larmes, les baisers. Il se dit que la ville est une masse vivante, grouillante dont il voit les grimaces et les sourires.

Il la voit différemment quand il circule à vélo. L'axe sinueux de la ville est un sillon à tracer depuis les roues. Il voit les choses à plus grande vitesse et c'est comme un effet filmique

d'accélération. Il voit les façades qui défilent plus vite, les piétons qu'il évite, en slalomant des deux côtés de la rue pavée, les trous de la chaussée, les accidents de parcours, il les voit de loin. Il a aiguisé son œil de citadin. De là où il est, il voit la ville plus ample, plus vaste.

Il voit l'île de loin, de l'autre côté de la berge. Il la voit comme un territoire à part entière, un espace plus sauvage où s'exiler pour circuler autrement que dans la ville. Il la voit comme une aire de repos, une terre de presque-solitude avant de renouer avec le brouhaha et l'encombrement urbain. L'île respire plus large, et lui avec.

Il voit les animaux avec une attention accrue dans l'espacement large des étendues vertes, des champs et des vergers. Il voit avec plus d'acuité le relief des êtres, la peau retroussée de la terre, les ornières et les fossés où serpentent lisserons et campanules. Il voit plus nettement la course des oiseaux, l'envol des étourneaux, le cirque des pies et des corneilles, le vol circulaire du rapace, sa tactique prédatrice. Il voit les rongeurs, les mulots, les chats errants, et souvent les chiens en laisse. De retour chez lui, il voit bien mieux tout ce que le sol renferme de vie souterraine, lombrics sous feuilles éparses, sous déchets du compost, sous pleine terre humide d'automne.

Dans l'île, il voit parfois d'autres mammifères, un blaireau extrait de son terrier, un renard près d'une ferme, ou de plus gros, il les voit traverser les parcelles, ce jour où il a vu sangliers en meute, où il les a vu fuir les chasseurs, où je les ai vus aussi.

Il voit, dansant dans le rai de soleil qui filtre entre les lourds rideaux noirs de la salle de classe, des myriades de mondes minuscules. Il y voit de toutes petites choses, des brins qui tournent, des lentilles de lumière qui s'élèvent. Ailleurs, il fait sombre. Cela sent la cire, la poussière et le formol. Il devrait regarder sa copie et se pencher sur sa composition de sciences naturelles, mais il rêve. Il est devenu un être minuscule dansant dans la lumière...

Il voit le sans-abri. Une silhouette grise dans le gris du petit matin. Comme tous les matins, son biclou est appuyé contre le trottoir, à l'angle de 79 et York. Comme tous les matins, il est là, avec son chien, espérant la charité, quelques pièces. Mais ce matin, il tousse encore plus, une toux qui lui déchire les poumons. Le chien, attaché par une ficelle au vélo, lève la tête vers son maître. Il devine l'inquiétude dans le regard de l'animal.

Il voit les anges musiciens juchés sur le chevet de la cathédrale. Les statues semblent les regarder à travers la fenêtre de la chambre. Il est allongé, nu sur le lit, à ses côtés après l'amour. Il est heureux.

Il voit une petite vieille penchée vers les pavés, qui traverse la place immense à petits, tout petits pas précautionneux, une sorte de cabas en plastique à la main. Elle s'arrête au centre de la place, pose son sac, y pioche des miettes de pain qu'elle jette par poignées aux pigeons arrivés avant même qu'elle ait posé son cabas. Et voici qu'elle écarte les bras et que les oiseaux viennent s'y poser. Gilles est assis près de lui, à cette table de café sous l'une des arcades, et le monde leur appartient.

Il voit à contre-jour Gilles debout sur une planche de surf. Il ne voit que sa silhouette. Le soleil joue dans les embruns dont la brume de gouttelettes forme une sorte d'auréole autour de ce corps musclé qui se joue des vagues, qui roule et tangue et jamais ne tombe. Il ferme les yeux et il revoit cette silhouette si parfaite, cette merveille de la nature que la nature a détruite.

Il voit une affiche derrière le médecin qui lui parle. Elle recommande... tests ou vaccination, il n'en sait rien. Il ne voit que les yeux de l'homme qui a posé pour cette publicité. Cet homme qui a les yeux verts de Gilles. Gilles dont le médecin est en train de lui annoncer la mort prochaine Il ne peut détacher son regard de ces yeux verts qui lui semblent plonger dans le cœur.

Il voit ces couloirs blancs qu'il suit encore une fois, mais aujourd'hui il se dirige vers cette chambre si froide du rez-de-chaussée, ce lieu qui s'ouvre vers l'extérieur, vers le véhicule noir qui transportera le corps glacé de Gilles et qu'il suivra jusqu'au crématorium.

Il voit mais c'est un rêve ce qu'il voit. Il sait que c'est un rêve ce fleuve en contre-bas, qui coule entre deux rivages escarpés. Un fleuve bleu, mais d'un bleu étincelant, un bleu impossible qui tire un peu vers le vert, comme s'il coulait d'un tableau de Patinir. Le fleuve s'écoule, rapide. Sa surface est ocellée et brillante comme la peau d'un serpent. En son milieu, une île allongée, de la forme d'une amande et blonde comme sa coquille. Mais ce n'est pas vraiment une île, plutôt une construction comme un château de sable jailli de l'eau que le fleuve enserre de ses bras. Il se tient debout, et regarde l'île qui est en bas. Il est debout, sur la rive gauche du fleuve, il voit l'île juste à ses pieds. Il sait qu'ils vont embarquer tous les deux, vers l'île qui paraît si petite sous la formidable muraille qui la domine. Une muraille d'un bel ocre, couleur d'orange, plus rouge vers le bas et presque noire à sa base. Ils ont traversé, ils sont entrés dans le palais construit sur l'île, il croit avoir bu il ne sait plus un thé peut-être il l'a accompagné jusqu'au mur où s'ouvre une porte. Il sait qu'il doit rester dans cette pièce, que seul son compagnon peut passer la porte, qu'il doit la franchir seul. Il est revenu sur le plateau et ne voit plus que la falaise de l'autre rive, devenue toute noire.

Il vit sur la falaise, au bord du précipice, là où les ronces bataillent pour maintenir leurs racines dans l'argile glissante, où le paysage se découpe pour se jeter dans l'horizon, le corps de la femme, désarticulée, avec son manteau trempé trop lourd.

Elle vit haut dans le ciel, ronde et pleine, comme posée là par une main invisible, se détachant de la nuit poisseuse, une deuxième lune.

Il vit le grand-père, avec sa moustache bien peignée et ses rides aux coins des yeux burinés par le sel, rire et jeter avec une main calleuse et puissante les cartes sur la table et les amis du grand-père rire également.

Elle vit sur le chemin du retour de l'école, filant sur son vélo avec le crachin dans les yeux, les volets des maisons se fermer un à un.

Il vit sur la falaise où il joue à construire des châteaux de galets, se faisant croire qu'il est encore un gosse, l'eau monter, doucement, repartir, revenir, toujours plus puissante comme si un trou sans fond crachait des jets sous la mer et que l'agitation venait d'en dessous.

Elle vit le vent souffler. On ne peut pas voir le vent, on voit les herbes se courber sous le vent, les corps résister sous le vent, les arbres se battre sous le vent, mais elle vit le vent, grande gifle dansante passer devant elle et dévaler l'île vers les maisons aux volets fermés.

Il vit le grand-père lui courir après dans le couloir de la maison, couloir interminable, avec toutes ces portes et la fenêtre grande ouverte qui fait claquer les portes et la silhouette du grand-père tout rouge qui se rapproche et ses oreilles qui chauffent et la porte d'entrée tout près, tout près.

Elle vit le goéland épuisé sur la place du village, son aile replié sous lui, et les adultes qui le regardent sans réagir et le regard du goéland, si doux, si confiant.

Il vit les arbres se pencher, les cimes des arbres, vertigineuses, se pencher, dans un frémissement, sous la nuit épaisse, dans une danse subtile, comme pour les protéger.

Elle vit son sourire, à qui il manquait une dent et elle a envie de jouer avec lui.

Il vit la silhouette, dans son ciré brun, se diriger vers la falaise et se retourner lui faire un au-revoir timide mais il vit cela difficilement car ses yeux sont embués de larmes.

Elle vit le même petit chemin pour rentrer à la maison ne pas changer et pourtant ne plus être le même. Plus court sous son corps qui grandit, moins impressionnant et pourtant plus long sans le passage des autres.

Il vit le phare envoyer trois signaux dans la nuit, les trois signaux se perdre et le phare s'éteindre soudainement et le sublime de la tempête.

Il voit le docteur monter sur sa toiture pour arrimer les tôles un soir de tempête et s'envoler dans une rafale.

Il voit un phoque vautré sur un rocher qui le regarde passer en kayak, plonge dans son sillage, pour réapparaître par intermittence, moustaches au vent, curieux comme un indigène accueillant le navire de La Pérouse sur l'archipel de Tuamutu.

Il voit l'ermite du pigeonnier qui mâche sa bernique crue avec derrière lui une pyramide de coquilles vides.

Il voit Jean du moulin au balcon du clocher sifflant la châtelaine, sa consrite pour qu'elle lui fasse signe quand les mariés sortiront de la chapelle. Le cortège qui s'en va sous l'averse, en habits du dimanche, la procession recouverte du voile collé par le vent, le chignon choucroute de la mariée aussi belle qu'une pièce montée.

Il voit le maçon-père courir le chemin des douaniers pour revenir par l'intérieur, indifférent au temps, passant devant les maisons qu'il a construites ou réparées, petit homme trapu foulant les sentiers de mer et de terre, en boucle, dans son corps dense qui ne connaît pas de repos.

Il voit sur la plage les chaussures brillantes du Président de la République marcher dans une poche de goudron, des arcs en ciel de gaz-oil s'étirant dans les marres d'eau, la marée noire laquée se retirant pour charbonner les gencives des rochers.

Il voit trois vieilles, la coiffe blanche sur leur chignon, un tulle fin retenu par des épingle, pattes de goélands, tablier noire, peau ridée, poil au menton, sur un banc dans le hall d'entrée de l'hospice.

Il voit un gentilhomme-farmer, qui rumine sa phrase en avançant sa mâchoire inférieure tout en remettant une bûche dans la cheminée pendant que son épouse s'affaire dans la cuisine pour préparer le repas. Il voit sa Land Rover sillonnier les routes.

Il voit une pancarte sur la porte du café « les jours de grands vents, passez par l'arrière »

Il voit la porte d'entrée de la ferme toujours ouverte, quelle que soit la saison, les nattes d'oignons tressées contre le mur, l'intérieur avalé par l'obscurité, juste la pierre de seuil briqué de l'entrée. Les murs sans fenêtre pour faire barrage, la vue, une histoire de baigneurs.

Il voit un soir de coupe du monde tout les hommes qui sautent nus dans l'eau du port.

Il voit le lendemain sur la porte du café, « fermé pour cause de rupture de stocks mais on est champion du monde. »

Il voit dans le crépuscule les points noirs épars des surfers dans les vagues, camionnettes garées en vigie sur la côte.

Il voit des amiraux faire des ronds dans l'eau dans la baie, pavillon et guidon, gréements à voile aurique, se croiser comme dans un salon en se saluant d'un signe de tête.

Il voit un bernard-l'ermite qui prend un bain de soleil dans une flaue d'eau à côté de sa coquille.

Il voit sa mère qui revient après la mort de son père, heureuse de retrouver la maison qu'elle n'a pas revue depuis alors qu'une biche surprise au coin d'un buisson, prend son envol au-dessus de la haie pour disparaître dans la douve.

Il voit la cousine dans son ciré jaune à capuche se promener dans la nuit sur la route avec une lampe de poche pour apporter un cahier de lecture à un de ses élèves.

Il voit la cousine passer devant la fenêtre de la salle à manger poursuivre ses lunettes qu'elle aurait peut-être oubliées sur la table de la cuisine dans la matinée, puis elle poursuit son monologue en s'excusant de sa visite de cinq minutes qui dure, tout en refusant la chaise proposée et le dessert.

Il voit le capitaine à bord de son youyou à raz de l'eau noire, frisant le naufrage, regagner l'Etoile Matutine dans l'aber, radieux. Dans l'année, son agenda est marqué chaque jour d'initiales mystérieuses : E.M.

Il voit la femme du capitaine avec son blue jean à revers, le seul qu'elle ait jamais porté, le chignon qui s'échappe, mouiller en laissant filer l'ancre, les voiles bout au vent dans un grand vacarme de toiles qui fasseyent, de chaînes qui s'entrechoquent, sous la pluie, la gaffe dans la bitte.

Il voit les lapins trottiner le soir sur les dunes dans la lande, disparaître dans les terriers.

Il voit sur le sable blanc aveuglant des îles, une raie géante échouée sur le sable, crucifiée par les goélands groupés sur sa dépouille, piaillant, se disputant à coup de bec et d'ailes.

Il voit la plage recouverte d'algues vertes verdissant le sable, l'eau couverte de laitues et de bulles.

Il voit des zodiacs avec des moteurs gros comme des tracteurs appareillant sur la plage avec des belles filles en maillots, et des barbus en polo Lacoste et pull marin accroché au cou, trinquer au rosé.

Il voit le week-end du 15 Août qui arrive avec ses SUV recouverts de surfs qui remplissent le champ et les bords de la route avec des pneus épais comme des semelles de godasses.

Il voit le mur de l'Atlantique apparaître, disparaître dans les tempêtes, les marées. Il affleure ou domine comme un rocher.

Il voit l'affiche du cirque accroché au poteau, gondolée par la flotte, agitée par le vent.

Il voit devant la petite chapelle romane posée sur la lande un Algeco wc plastique jaune .

Il voit à la cafeteria du Leclerc les ouvriers regroupés devant le comptoir avec leurs bières attendant leur table pour le repas chaud. Une fille parmi eux, collègue qui s'en laisse pas compter.

Il voit les allers et retours à la déchetterie. Le camion qui passe sur la balance pour peser les gravats. Le chef de la déchetterie en habit fluorescent orange qui vient pour serrer la main et indiquer les bacs destinés aux gravats ou au bois.

Il voit la cafetière sur le chantier maculée de plâtre, la vieille radio avec son antenne dépliée qu'il ne faut surtout pas toucher

sinon un grésillement de paroles anglaises submerge la station qui libère le ruban des chansons et des histoires sensibles.

Il voit les vis qu'il reste à mettre pour fixer le placo, la laine de roche qui s'échappe, l'enduit qu'on touille au fouet pour trouver la bonne texture, la prise qui permettra d'attraper à la spatule la pâte et de reboucher les trous.

Il voit les collines des taupinières sur la pelouse.

Il voit les vermicelles de sable projetées sur la plage à marée basse par les gravettes qui dégagent leur tunnel dans le sable mouillée. En écho, les pêcheurs avec leur bêche creusent et fouillent le sable pour les attraper comme appât.

Il voit les puces de sable sortir de leur trou à marée haute à heure fixe et s'agiter.

Il voit les plantes des pieds qui se font masser par les vaguelettes de sable formées par la marée.

Il voit les silhouettes des marcheurs dans l'eau, à mi genoux, passant et repassant en essuie-glaces entre les deux pointes de la baie et les têtes des baigneuses, les copines de mer qui se retrouvent tous les jours pour se donner un coup de fouet dans l'eau froide.

Il voit la ligne de flottaison de la marée sur les rochers.

Il voit les bateaux échoués sur la grève, qui se réveillent, s'ébrouent et flottent à marée haute.

Il voit les maisons de vacances aux volets clos rangées jusqu'aux prochaines vacances. Il voit les portails battre aux vent.

Il voit le poulin qui se relève de sa naissance avec ses pattes neuves qu'il déplie, la poche de placenta dans l'herbe et la jument couchée sur son flanc.

Il voit la neige sur la plage transformant le paysage en noir et blanc.

Il voit les deux cheminées noires de la porcherie industrielle apparaître derrière les champs de maïs. Il voit les serres éclairées par des diodes rouges illuminer la nuit.

Il voit la terre de labour raviné par le tracteur et les goélands qui viennent faire leur course.

Il voit les champs de maïs qui viennent d'être moissonnés, hérissés de tiges coupées en brosse.

Il voit le clocher du bourg émerger des champs.

Elle voit le brancard sur lequel les pompiers allonge une femme aux cheveux noirs. Elle est vêtue d'une chemise de nuit à fleurs. L'eau dégouline sur son visage, se mêle à ses larmes. Elle voulait se noyer mais le canal est presqu'à sec cette année.

Elle voit le feu qui fait fondre le plastique de la poubelle accrochée au réverbère juste à côté de l'arrêt de bus.

Elle voit les traces de pas laissés dans la neige sur la butte devant l'école. S'y ajoutent deux lignes parallèles tracées par les patins métalliques d'une luge en bois.

Elle voit le chien s'enfuir poursuivi par deux cygnes qui sifflent et l'attaquent bec en avant, ailes déployées qui battent l'air.

Elle voit un groupe de jeunes qui marche cent mètres devant elle. Ils balancent en riant de grands coups de pieds dans les lampadaires de l'allée piétonne qui mène à la gare. Les lampadaires s'éteignent un à un. Elle ne dit rien et avance dans le noir.

Elle voit un groupe de lycéens en canoës qui slaloment sur le lac artificiel où flottent des chariots de supermarché, des sacs et bouteilles en plastique, des vélos rouillés...

Elle voit une jeune femme sur une vieille MZ. Dans le virage qui mène à la placette la moto penche dangereusement, la jeune femme tente de la redresser, elle n'y arrive pas, la moto tombe au ralenti.

Elle voit de minuscules boules duveteuses qui s'envolent de la rangée de bouleaux. Les graines de pollen flottent dans l'air. On dirait qu'il neige.

Elle voit les cercles tracés par ses pieds au-dessus du sol, souffle court, longs et vitupérants coups de klaxon, feu rouge réduit en barbecue sous les vociférations redoublées. Elle sent avant de voir l'excédent non invité qui l'opresse au niveau de la ligne de partage par un jean dictatorial et des cuisses d'acier. Le répit ne s'invite qu'en s'attardant sur les aquarelles chamarrées au pied des arbres chauves. Là, l'enfance refuge, les miettes de croissant, les pochettes surprise. Tout lui revient en une effluve terreuse et mordorée.

Elle voit parmi les pavés, de sinueux pièges à roue, elle s'imagine d'une manœuvre malhabile sombrer du côté des cygnes, des carcasses de Vélib, des cadavres de pigeons et de Heineken. Un cancer, inconnu de la mairie de Paris, pousserait dans ses follicules, sans autre espoir de reconnaissance qu'une célébrité éphémère. Story. Reel. Selfie. #No Filter.

Elle voit d'un gong joyeux s'empiler les requêtes, invitations, informations, interne, externe, perpendiculaire et la souris courir, affolée, pour les avaler, les ranger, les traiter comme les gamins s'insultent à la cour de récré. Gong, cracra. Cling. sons disparus d'une machine increvable sur laquelle s'arrimaient deux index, auteurs prolixes de coquilles, à une touche près qu'il fallait enfoncer de toute sa phalange. Rouleau, chariot, marteau. Odeur d'encre rugueuse comme la feuille de bouleau échouée sur le parvis.

Mouvements imprévisibles et non alignés. Elle voit, dans le néon incandescent, des corps pourchassés par des valises à roulettes, glisser sur l'immense dalle grise. Voie 7, voiture 15.

Liquide chaud brûlant la pulpe de ses doigts qu'une paroi en carton, polie, se contente de relayer.

Maman ! Elle voit la maman. Elle voit l'enfant. Et dans le même temps, elle voit sa penser gonfler en elle, ballon rouge, prêt à lâcher sa bile, « Ta gueule » le gosse assis derrière. qu'elle

retient, ravale, comme une remontée d'acide qui se voulait vomie, au nom de la quiétude ferroviaire.

Quiétude attaquée par la ligne de front qui s'invite dans l'intimité d'un trajet. Elle voit le pistolet, les hommes en bleu zyeutant les bagages non labellisés, les tics, les moues suspectes. Puis, elle n'y pense plus, comme on voit un clochard devant un distributeur automatique et qu'on n'y pense plus.

Elle voit s'afficher la lumière bleutée d'un fil hypnotisant que concurrence peu à peu le déploiement progressif de platitudes céréalières. Dans l'ennui mortel, elle voit, elle sent, la foule intérieure se disperser et les cris s'amoindrir.

*Séparation*

Elle voit le monument aux morts au milieu de la place, l'ombre des platanes disposés en carré ne le protège pas encore du soleil qui pointe par-dessus la mairie. Elle s'approche de la lourde chaîne reliant les quatre colonnes en forme d'obus de canon marquant les coins du monument. Elle voit, gravées séparément dans la pierre, deux listes de noms des jeunes hommes tombés ensemble pour protéger le pays : En haut les officiers et plus bas les hommes de troupe.

*Souillure*

Elle voit l'arc-en-ciel miroitant sur la surface visqueuse qui recouvre la plage. Elle voit les volontaires, un foulard sur le nez, les mains protégées par des gants mappa épais, pelleter le sable gluant pour le verser dans les grands sacs de plastiques noirs. Elle ne voit pas le rose des rochers perdu sous le mazout.

*Invisible*

Elle voit le poulain s'approcher d'elle. Elle voit la jument, broutant dans le fossé au bord du chemin, lever la tête vers son petit, l'observer elle avec curiosité, puis continuer sa dégustation d'herbes et de fleurs sauvages. Elle voit la tranquillité des bêtes de cette île, ni surprises, ni inquiétudes. Elle voit qu'elle pourrait aussi bien ne pas être là.